



LE CHOIX DE LA VIE

Jean d'Ormesson était l'académicien préféré des Français ;
Henri Burin des Roziers, le défenseur des sans-terre au Brésil.
Deux grandes figures. Deux visions du christianisme.

L'ÉCRIVAIN ET LE MISSIONNAIRE



Jean d'Ormesson
(1925-2017)

Quand Dieu était français

Le Dieu de Jean d'O avait des angles ronds. Un peu comme des ciseaux d'enfant, il ne tranchait que du papier et n'aurait blessé personne. Était-ce là une vertu, petite ou grande ? Un péché, mignon ou pas ? Seul le Dieu véritable pourrait répondre. Ce n'est pas à nous d'en juger depuis notre petitesse. Disons simplement que nul ne fut plus, plus que cet écrivain, étranger au jansénisme qui continue à habiter une part de notre imaginaire religieux. Jean d'Ormesson avait vocation au plaisir comme Henri Burin des Rozières, qui vient aussi de disparaître, avait vocation à la pauvreté. Le dominicain avait depuis longtemps offert sa vie pour ceux dont la vie ne compte pas. Sa conscience le tourmentait. L'écrivain, lui, aurait plus volontiers cédé sa mort. L'Immortel se plaisait tellement dans ce monde que, sous la Coupole, il occupait le fauteuil de Jules Romains depuis 1973. Politiquement, certains de ses amis pensent que c'était mieux avant. Lui goûtait sans nostalgie excessive les charmes du présent.

Jean d'Ormesson. Henri Burin des Rozières. Deux grandes figures parties coup sur coup, à quelques jours d'intervalle. Deux hommes qui ne se sont pas contentés d'être très ou trop bien nés. Deux vies plus que remplies, qui laisseront une trace. Deux catholiques, si différents, et si représentatifs à leur manière. Jean d'Ormesson, le catho agnostique souriant et léger. Henri Burin des Rozières, le catholique social et engagé. Tout Français connaissait l'écrivain le plus français qui soit. Le grand public ignorait l'existence du missionnaire le moins hexagonal du monde. À *La Vie*, sans doute étions-nous plus proches de l'homme de combat que de l'homme de lettres. Mais là n'est pas l'essentiel. Le bon plaisir de Dieu a convoqué les deux vieux sages ensemble, ou presque. Et cela fait sens. Au Ciel, on annonce des débats aussi intéressants qu'au temps

Deux catholiques si différents et représentatifs. Le catho agnostique souriant et léger. Le catholique social et engagé.

d'*Apostrophes*. Sur terre, la fille aînée de l'Église avait un peu pris leur visage. Leurs deux visages travaillés et embellis par le temps, par la bienveillance, par la joie. Il n'y a pas 36 façons d'aborder le christianisme français. Il n'y en a que deux. Par le parti de l'intelligence ou par le choix de l'aventure. Par la puissance de la réflexion et par la force de l'implication. En France, la foi est question de style. On écrit ou on agit, mais avec panache.

D'Ormesson ou l'esprit français. Une éducation catholique mâtinée de scepticisme philosophique. Mondaine et spirituelle. Mondaine au double sens du terme. Quelque chose d'un peu superficiel et vain, mais aussi de bien élevé et de sociable. Le plaisir des mots et le goût du monde. Spirituel aussi au double sens du terme. Car dans notre langue, comme par hasard, il en a deux : intériorité empreinte de sérieux et vivacité teintée d'humour. Dieu, plus que Jésus, n'a cessé de hanter l'œuvre du romancier et de l'essayiste. Un Dieu qui ne faisait pas peur, qui ne s'embarrassait pas tant que ça de sa propre existence, mais qui pourtant ne cessait de faire ressurgir la question du croire dans les marécages du doute. Un Dieu de conversation plus que de conversion, une sorte de grand ancien avec qui on peut bavarder, comme à l'Académie. Cordialement, j'allais dire confraternellement. Entre gens du Verbe. D'Ormesson professait un théisme souriant et léger. Catholique parce que cultivé. Mais agnostique pour la même raison.

Dans une société hédoniste et sécularisée comme la nôtre, rendre Yahvé aimable, sympathique et agréable comme un grand-papa gâteau, c'est peut-être l'évangélisation par le moindre mal. Une vertu et une sagesse. Une heureuse tentative d'inculturation. Une façon de sauver le Sauveur en soulignant son infinie miséricorde. Certes, quand ceux qui croient au ciel et ceux qui n'y croient pas ont l'impression de perdre quelqu'un qui parlait pour eux, cela peut faire louche. Les hommages unanimes cachent quelque chose. Mais Jean d'Ormesson, pour qui la France entière verse une petite larme, avait ce génie-là, celui de la concorde. Il savait nous réunir autour d'un paradoxe, comme un magicien par un tour éblouissant. « *Je ne suis pas sûr que Dieu existe, disait-il, mais je crois en lui.* » Un écrivain peut se passer de religion, moins facilement de métaphysique.

Henri Burin des Rozières. Nos lecteurs l'avaient soutenu, y compris financièrement, en 2005 puis en 2007. Ils lui avaient même offert un 4x4, bien que ce ne soit pas la voiture la plus écologique, afin qu'il puisse sillonner les pistes du Brésil et continuer à défendre les damnés de la terre, les paysans esclaves. Cet homme qui ne cherchait pas à se mettre en avant, c'est le moins que l'on puisse dire, nous l'avons

**Henri Burin
des Roziers
(1930-2017)**

imposé au moins deux fois en couverture de *La Vie*. Il s'agissait d'ailleurs de le défendre, alors que des tueurs à gages le poursuivaient, au service de puissants intérêts fonciers.

La France a inventé l'ingérence humanitaire, une forme de sécularisation et de politisation de la charité et de l'universalisme chrétien. Mais nous étions aussi et surtout le pays des géants de la charité. Le pays du père Wresinski, fondateur d'ATD Quart Monde.

Du jésuite Ceyrac en Inde. Du dominicain Burin des Roziers, au Brésil. De l'abbé Pierre à Paris et de sœur Emmanuelle au Caire. Sans parler du père Pedro, toujours sur le pont à Madagascar. Évidemment, cette religion-là ne meuble pas les talk-shows. Elle ne buzze pas beaucoup. Mais le Dieu français, c'est aussi cela, un Dieu de justice, le Dieu des sans-terre, des sans-papiers, des sans domicile. Burin des Roziers. D'Ormesson. Quand Dieu était français, la France était grande.  JEAN-PIERRE DENIS

D'Ormesson par d'Ormesson...

« *J'espère mourir dans la foi chrétienne...* »

Nous avons rencontré Jean d'Ormesson en 2016, alors qu'il publiait le *Guide des égarés*, mettant la métaphysique à la portée de tous.

Votre titre *Guide des égarés* renvoie à un personnage ancien assez exceptionnel...

J.D'O. J'ai trouvé le titre tout de suite. Je peux me permettre de dire qu'il est très beau, puisque je l'ai emprunté à Maimonide, qui était un auteur juif de Cordoue dans l'Espagne musulmane, à cette époque extraordinaire que fut le tournant du XII^e siècle, au temps de Philippe Auguste en France, de François d'Assise, de Saladin à Damas. Maimonide a écrit en arabe son *Guide des égarés*, pour réconcilier Aristote et la Torah, comme l'avait fait Averroès pour l'islam et comme le ferait Thomas d'Aquin pour le christianisme. Son *Guide des égarés* est donc un grand livre du judaïsme écrit en arabe par un homme de conciliation : je trouve ça frappant.

Vous êtes agrégé de philosophie, celle-ci vous a donc rattrapé...

J.D'O. Mais mon guide n'est pas un traité de philosophie – sérieux, grave, avec beaucoup de savoir. Non, c'est un livre entièrement naïf, qui est plutôt une sorte de promenade dans ce monde, avec le nez en l'air et les mains dans les poches, à essayer de comprendre ce qu'est la matière qui nous entoure. Le dernier chapitre s'appelle Dieu, et la fin commande tout le livre : Dieu est invraisemblable, mais le monde où nous vivons est tout aussi invraisemblable ! Nous ne réfléchissons jamais aux choses inouïes comme l'eau qui est un élément extraordinaire, ou la lumière, qui est sans doute ce que j'ai le plus aimé dans ma vie. J'ai vécu des journées d'éblouissement total.

Pourquoi faites-vous cheminer votre livre de « l'étonnement » jusqu'à « Dieu » ?

J.D'O. À l'Unesco, où je me suis longtemps occupé de sciences humaines, est arrivée un jour une personne qu'on m'avait présentée comme épouvantable, une Polonaise juive communiste d'un caractère de chien : Jeanne Hersch. Et nous avons finalement vécu un coup de foudre intellectuel ! Sa thèse était que la philosophie, c'est d'abord l'étonnement. Nous sommes enfermés entre deux murs, l'un qui est scientifique, le mur de Planck : on ne peut remonter au-delà d'un fragment minuscule de temps après l'explosion primitive du big bang il y a 15 milliards d'années ; l'autre mur, qui surviendra demain ou dans deux mois ou dans dix ans, est notre mort. Alors comment résister à la question : qu'y a-t-il avant notre vie, qu'y a-t-il après notre mort ? Et au fond, la philosophie, c'est ça : la reine de la discipline étant la métaphysique.

Vous dites : « *La légèreté est belle quand elle est alliée à la profondeur.* »

J.D'O. Vous savez qui est le modèle de la légèreté dans la profondeur ? C'est Mozart ! Et en littérature, vous avez un autre personnage, qui n'a pas le génie de Mozart, mais unit aussi les deux qualités, c'est La Fontaine : de la poésie légère qui a vaincu les siècles. Tout change, la littérature comme le reste – il ne viendrait à personne l'idée d'écrire aujourd'hui une tragédie en vers. Le roman lui-même n'est pas là pour toujours, il sera bientôt aussi vieilli que le sonnet. Tout passe, tout s'en va, la science comme le reste. Mais il y a une différence avec la littérature, car si celle-ci vieillit, vous pouvez toujours la trouver très belle, l'ode ou l'épopée restent magnifiques. Péguy affirmait : « *Rien n'est plus vieux que le journal de ce matin. Et Molière est toujours jeune.* » Ce qui me fait vivre, c'est l'idée que quelques gens pourraient peut-être me lire dans 50 ans.

La science va trop vite aussi pour vous ?

J.D'O. Un homme de ma génération est passé de l'alphabet à l'image, du déterminisme à la relativité et à la théorie quantique, à l'électronique et au numérique. Ces changements perpétuels suffisent à expliquer l'égarement des esprits. Ça va trop vite. Mais je ne suis pas de ceux qui disent que c'était mieux avant. Car c'est faux. Le passé, et Dieu sait s'il m'a intéressé, ne prend de sens que par l'avenir. La nostalgie est tout à fait absurde ! Et il y a quelque chose de beaucoup plus fort et beau, c'est l'espérance.

KHANH REVAUD/SQUARE





Vous vous définissez comme catholique agnostique...

J.D'O. Oui. Je pense que personne n'a jamais rien su de Dieu et n'en saura jamais rien. Il ne nous reste qu'à croire qu'il existe. Et j'ai une affection particulière pour le verbe espérer, il est plus fort. J'ai envie de reprendre cette locution latine : *O crux, spes unica*. Dieu, absent et présent, est notre seule espérance. Je suis un grand lecteur de Pascal, et mon livre lui doit presque tout. J'espère mourir dans la foi chrétienne, si elle veut encore de moi. En ces temps où religion et croyance ont aussi énormément changé, j'avoue beaucoup d'admiration pour les trois derniers papes. Avec son « *N'ayez pas peur* », Jean Paul II a su incarner l'espérance ; Benoît XVI, le grand savant conservateur, la foi ; et François, le jésuite, est en réalité un franciscain : il applique les principes de l'Évangile. À eux trois, ils sont formidables. Et l'Église, qui a longtemps été en arrière, se retrouve aujourd'hui plutôt en avance, c'est réjouissant ! ♥

INTERVIEW MARIE CHAUDEY,

PARUE DANS LA VIE DU 29 SEPTEMBRE 2016

Une vie d'Immortel

- 1925** Naissance à Paris.
- 1949** Agrégation de philosophie.
- 1950** Il entre à l'Unesco pour s'occuper de sciences humaines.
- 1971** Parution de *la Gloire de l'Empire* (Gallimard).
- 1973** Il est le plus jeune écrivain élu à l'Académie française.
- 1974** Parution d'*Au plaisir de Dieu* (Gallimard).
- 1974-1977** Directeur général du *Figaro*.
- 1995** Parution de *Presque rien sur presque tout* (Gallimard).
- 2007** Parution d'*Odeur du temps* (éditions Héloïse d'Ormesson).
- 2010** Parution de *C'est une chose étrange à la fin que le monde* (Robert Laffont).
- 2014** Il reçoit la grand-croix de la Légion d'honneur.
- 2015** Il entre à la Pléiade de son vivant.
- 2016** Parution de *Guide des égarés* (Gallimard).
- 2017** Mort à Neuilly-sur-Seine.
- Février 2018** Parution d'*Et moi, je vis toujours* (Gallimard).



Le dernier gentilhomme

C'était l'écrivain dont les livres reboostent et dont l'apparence rassure. Aimé du grand public, il était l'incarnation de l'élégance et du génie français.

UNE DS TOUT-TERRAIN

Dans une époque où les notions de permanence et de durée ont beaucoup reculé et où chacun est invité au renouvellement permanent, à l'heure où le phénomène d'obsolescence frappe toutes les dimensions de notre vie – des objets quotidiens aux institutions, les « petites notoriétés » remplaçant les grandes figures, nous avons besoin de consolation et de compensations. « Un personnage comme Jean d'Ormesson, qui a le caractère de l'immuable, dont le vieillissement est indétectable, nous console donc en figeant le temps. Jean d'O, c'est la DS, la "voiture superlative" telle que la décrivait Barthes dans ses Mythologies, affirme la romancière et sociologue Maria Pourchet. L'académicien est au paysage littéraire ce que la DS est à l'histoire des familles françaises : une manifestation de l'élégance et du génie hexagonal. C'est beau, ça marche bien, c'est la survivance d'un pays éternel et fantasmé, la preuve qu'une certaine France qui se tient continue à exister. D'Ormesson a cette fonction de preuve, le rôle de témoin. »

Voilà pourquoi Jean d'Ormesson est un homme de lettres qui fait du chiffre. Témoignages d'une vie romanesque où pouvoir, politique et littérature, femmes et plaisirs tiennent les premiers rôles, les vraies/fausses mémoires que l'écrivain a publiées en janvier 2016 (*Je dirai malgré tout que cette vie fut belle*) ont fait un carton. Tandis que son volume en Pléiade atteint les 23000 exemplaires, un score exceptionnel pour la prestigieuse collection. Ceux qui n'ont (sans doute) pas lu les fresques historiques et les chroniques familiales de sa première époque littéraire ont plongé avec délice dans le Jean d'Ormesson deuxième manière. L'élan avait été redonné en 2007 par Héloïse d'Ormesson, la fille de l'académicien, qui avait rassemblé les chroniques culturelles de son père dans le *Figaro Magazine* sous

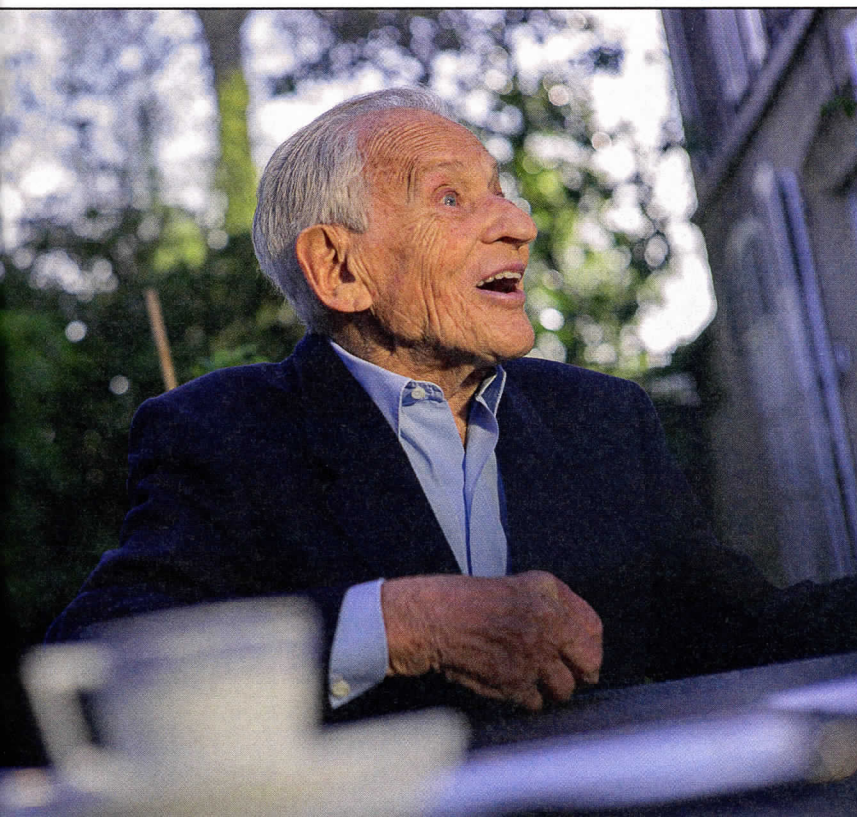
le titre apollinairien *Odeur du temps*, un recueil qui a dépassé les 100000 exemplaires. « On a fait redécouvrir le Jean d'Ormesson chroniqueur, explique l'éditrice. Il a toujours été ce promeneur émerveillé et ce détective métaphysique qu'il a affirmé dans ses derniers livres. » Grâce à eux, Jean d'Ormesson va rebondir et renouveler son public. On ne saurait bien entendu réduire la littérature de l'académicien à ces livres doudous, les *feel-good books*, dont nos contemporains raffolent pour regonfler leur moral en berne, mais il y a tout de même cet ingrédient-là dans le cocktail du succès façon d'Ormesson. Allier le prestige de « l'écrivain national » en Pléiade et la popularité de l'auteur de best-sellers, c'est son dernier tour de force. La petite histoire retiendra tout de même que l'homme au bicornes a été remis au goût du jour par la jeune génération au tournant du nouveau siècle, pour devenir un symbole et une icône.

JEAN D'O DÉPOUSSIÉRÉ PAR JULIEN DORÉ

Après avoir fondé en 2002 le groupe rock Dig Up Elvis – « déterrez Elvis » (Presley) –, Julien Doré cherchait un autre symbole à sortir des cartons poussiéreux du XX^e siècle : il créa ainsi une formation baptisée The Jean d'Ormesson Disco Suicide... L'académicien en rigole encore : « Bien sûr, j'ai demandé un jour à Julien Doré : "Pourquoi moi ?" Il m'a répondu qu'il avait cherché quelqu'un d'un peu ringard mais de plutôt sympathique ! » Le chanteur coqueluche des midinettes exhibera désormais sur son biceps un tatouage Jean d'Ormesson sous un crucifix noir : il devient une pub vivante pour celui dont le diminutif, Jean d'O, va servir de clin d'œil entre bobos, friands de second degré. Car à la même époque, la journaliste Sophie Fontanel tient dans *Elle* une chronique très populaire baptisée « Fonelle », où l'héroïne échange par e-mail avec ses copines sur leurs vies de Parisiennes. La cruelle se met à brocarder gaiement l'écrivain : « Dans mes pages, je lui ai fait faire des trucs dingues, comme mettre des strings ! Ça l'amusait. Inutile de dire que je n'aurais pas osé ce genre de plaisanterie avec, je ne sais pas moi, un Bernard Arnault... » Bref, Jean tient l'humour comme d'autres l'alcool, dit en substance celle qui depuis est devenue son amie. « Pour la jeune génération, Jean d'Ormesson s'est vraiment mué en une marque, comme Karl Lagerfeld, affirme Maria Pourchet. Aujourd'hui, chez les trentenaires, on est capable de dire c'est très Jean d'Ormesson, comme nos grands-mères disaient c'est très Marie-Chantal. Le nom propre est devenu adjectif. »

DU BLEU, DU BEAU ET DRÔLE À LA FOIS

En cette époque hypermédiatique sans pitié pour les physiques passe-partout, qu'aurait fait Jean d'Ormesson sans sa gueule si particulière et ses yeux bleus ? Chez lui, l'œil pétillant est toujours raccord avec une impeccable chemise azur à la belle saison et un col roulé en cachemire marine l'hiver – qu'il hante les lieux de pouvoir ou les plateaux de télévision, dont



KHANH RENAUD/SQUARE

il est un recordman dans sa catégorie : 18 passages à *Apostrophes* hier et une dizaine chez Ruquier. Sophie Fontanel, qui décrypte désormais les tendances pour *L'Obs*, résume en deux mots les raisons de la popularité de Jean d'O (qui n'a ni mobile, ni compte Twitter ni Facebook) : « *Il est beau et il est drôle !* » Pour elle, il représente un monde dont le moule est cassé, celui de Jackie Kennedy-Onassis ou du professeur Barnard, « *ces êtres parfaitement éduqués, insensés de classe et de charme* » qui hantaient jadis nos écrans en noir et blanc. Voici un homme qui, au temps des gougnaftiers, sait parler aux femmes avec une exquise politesse et les regarder chacune comme un trésor unique.

L'ANTIDOTE POUR UN PEUPLE QUI FAIT TOUJOURS LA GUEULE

« *Plus il vieillit, moins il vieillit*, fait remarquer Manuel Carcassonne, directeur des éditions Stock, qui fut son gendre pendant 15 ans. *Plus comblé d'honneurs, on ne peut pas : académicien à 48 ans, grand-croix de la Légion d'honneur, "pléiadisé" de son vivant. Tout cela condamnerait n'importe qui à l'embaumement et à la tombe, pas lui. C'est même le contraire !* » Miracle génétique, Jean d'Ormesson continue d'être et de sembler jeune à 90 ans passés. Au grand ébahissement des médecins (qu'il n'écoute guère, *dixit* sa fille), ses manuscrits lui ont servi de thérapie la plus efficace contre le cancer de la vessie qu'il a vaincu en 2014... Jamais aucun pathos, il confie à ses proches : « *Je ne suis pas fabriqué pour la maladie.* » Hospitalisé dernièrement en raison de soucis pulmonaires, il a débuté notre interview pour *La Vie* avec le souffle un peu court. Mais très vite, euphorisé par l'entretien, il se

renversait d'aise sur son canapé en laissant fuser son rire irrésistible. Mots d'esprit, anecdotes, petites phrases : sa disponibilité intellectuelle et sa mémoire d'éléphant ne faiblissent pas. Manuel Carcassonne explique ainsi sa cote auprès des Français : « *Il garde sa bonne humeur en toutes circonstances : pour un peuple qui fait toujours la gueule, il est une sorte d'antidote ! Et enfin Jean d'Ormesson est quelqu'un qui n'est pas clivant, même s'il avait au départ toutes les raisons de l'être : aristocrate dans un pays républicain, riche dans un pays qui n'aime pas l'argent, cultivé à l'ancienne dans un pays tourné vers la culture américaine, plutôt libre dans un pays moralisateur, marqué à droite sans que cela le rende antipathique – on aime détester tous les gens du Figaro, sauf lui !* »

L'IMPERTINENT DE DROITE

On sait qu'il fut l'intime de Pompidou, mais aussi le confident de Mitterrand, qu'il soutint Sarkozy, pour lui préférer plus tard François Fillon, lequel le lui rend bien. On sera peut-être surpris d'apprendre que même Jean-Luc Mélenchon est venu dîner à sa table à Neuilly : l'homme de gauche n'a pas craint de revendiquer un goût commun du panache et de l'érudition. François Hollande s'est toujours interrogé sur l'unanimité Jean d'O : « *Pourquoi la gauche lui pardonne-elle d'être à droite, et la droite d'être impertinent ?* » Alain Juppé joue les frères de paroisse : « *Comme lui, je suis un catholique agnostique.* » Et comme la majorité des Français, qui ont déserté les églises, mais continuent de montrer une fidélité à leurs racines religieuses. L'éditeur Jean-Luc Barré en est convaincu, l'académicien a parfaitement perçu l'époque et son désarroi spirituel : « *Il est devenu une sorte d'éclaircieur, un éveilleur de conscience, dans un monde désenchanté. Jean d'Ormesson répond à notre besoin de lumière dans une période obsédée par le déclin et l'impuissance. Lui entonne un chant d'espérance, sans pour autant effacer la part de mélancolie et de chagrin qui nous habite. Il ne cesse de nous rappeler la beauté du monde. Comme une invitation à le célébrer avec lui.* »

Émerveillé devant le mystère de l'incarnation, ce pascalien, grand lecteur de Chateaubriand et de son génie du christianisme, garde comme une prière le poème d'Aragon qui lui a offert les titres de plusieurs de ses livres : « *C'est une chose étrange à la fin que le monde/Un jour je m'en irai sans en avoir tout dit/Ces moments de bonheur, ces midis d'incendie (...)/Je dirai malgré tout que cette vie fut belle...* »

MARIE CHAUDEY,

PARU DANS LA VIE DU 29 SEPTEMBRE 2016



Burin des Roziers

par *Burin des Roziers...*

« *ls veulent me tuer !* » Ce cri d'Henri Burin des Roziers, nous l'avions reproduit en une de notre numéro du 6 décembre 2007. Une fois de plus, ce grand défenseur des paysans sans terre brésiliens était menacé de mort par les *fazendeiros*, les grands propriétaires terriens au Brésil, et leurs hommes de main.

« *En Amazonie, j'ai réalisé l'oppression féroce qu'exerçaient les plus puissants sur les plus démunis* », confiait-il lors d'un long témoignage sur sa foi que nous lui consacrons dans la rubrique les Essentiels en 2013 (voir pages suivantes).

Toute sa vie, ce prêtre dominicain, né dans une famille de la haute bourgeoisie catholique, l'aura, en effet, consacrée à la défense des plus pauvres. Il fut le disciple du père Congar, un grand théologien engagé dans le processus de Vatican II, puis, dans la foulée des événements de mai 1968, devint prêtre-ouvrier en Franche-Comté avec son ami Jean Raguénès. En 1978, il rejoint le Brésil. Engagé avec la Commission pastorale de la terre, il y devient l'avocat des sans-terre. *La Vie* accompagne alors son combat par de nombreux reportages. En 2008, lors d'une opération de Noël, notre hebdomadaire récolte même 20000 € pour lui acheter un véhicule tout-terrain, indispensable dans sa tâche en Amazonie. De retour en France en 2013, il est décédé le 26 novembre 2017 au couvent Saint-Jacques, à Paris. Il avait 87 ans. « *Je me sens en cohérence avec Jésus-Christ, confiait-il. Car j'ai le sentiment d'avoir œuvré à la défense des valeurs justes contenues dans l'Évangile.* »

OLIVIER NOUAILLAS



« Je ne renoncerai jamais »

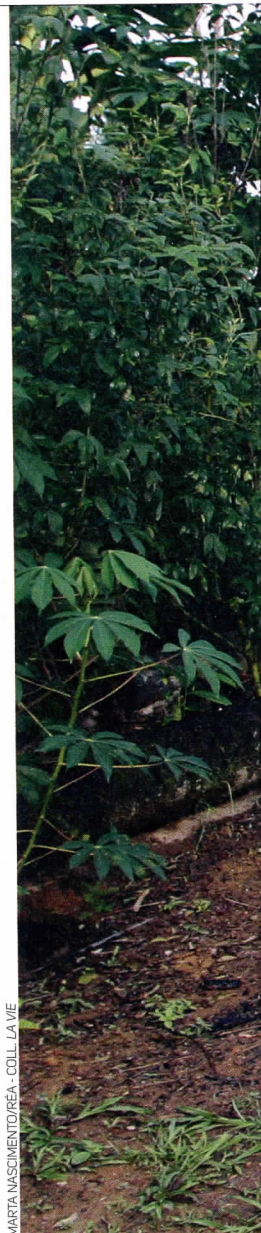
En 2007, notre envoyé spécial avait recueilli le cri du cœur de ce prêtre dominicain au service des paysans sans terre brésiliens, dont la vie était menacée pour cette raison.

J'ai souvent été menacé de mort au cours de ces dernières années, notamment par des lettres anonymes ou des coups de fil en pleine nuit. Le travail que j'effectue au sein de la Commission pastorale de la terre (CPT) pour défendre les droits des sans-terre, lutter contre le travail esclave, dénoncer l'impunité et les comportements arbitraires de la police, dérange beaucoup de gens.

Chaque jour, les rubriques des faits divers des journaux relatent des attaques à main armée, des rackets, des enlèvements... Le climat d'insécurité est tel que les gens commencent la construction de leur maison par le mur d'enceinte. Risquer d'être assassiné, c'est un peu préoccupant. Mais on s'habitue. Je pense d'abord à tous ceux et celles, religieux et religieuses, travailleurs sociaux, syndicalistes ou simples paysans qui sont sans protection. Moi, à côté, je suis un privilégié.

L'essentiel n'est pas ma personne, mais la cause que je défends. C'est-à-dire le droit à la terre, à une vie digne pour des paysans sans terre et à une société solidaire. Une cause juste qui, en plus de prôner une économie plus égalitaire par l'accès à la petite propriété, préserve la nature, notamment face aux risques des monocultures qui détruisent l'environnement et enrichissent une poignée de grands propriétaires. Ce combat se heurte aux intérêts de quelques groupes importants. C'est risqué, mais je ne renoncerai jamais.

Si j'étais marié et père de famille, j'aurais sans doute adopté une autre attitude. Mais j'ai justement



EN JUILLET 2004, frère Henri rend visite à un campement de paysans sans terre, à Santana do Araguaia, dans l'État du Pará, au Brésil.



Une vie vouée à la justice

18 février 1930

Naissance à Paris.

1954-56 Sous-lieutenant en Afrique du Nord.

1957 Doctorat en droit à Cambridge.

1958 Entre chez les Dominicains après une rencontre avec le père Congar.

7 juillet 1963 Ordonné prêtre à Paris et devient aumônier d'étudiants en droit. Anime le Centre Saint-Yves, en mai 1968.

1970 Travailleur social à Annecy. Défense de travailleurs immigrés devant des tribunaux du travail.

1978 Arrivée au Brésil.

1979 Rejoint l'Amazonie. Avocat de la Commission pastorale de la terre.

2000 Obtient la première condamnation d'un *fazendeiro* devant le tribunal de Belém.

2003 Membre de la Commission nationale brésilienne contre le travail esclave.

2005 Reçoit le prix international des droits de l'homme Ludovic-Trarieux.

2008 Il est menacé de mort. Les lecteurs de *La Vie* le soutiennent à l'occasion de leur opération de Noël.

2017 Mort à Paris.



choisi le célibat pour mener à bien, et en toute liberté, la mission que je me suis fixée. Et puis, à 78 ans, on sait que la mort est dans l'ordre des choses. Et, fait le plus important, c'est que le combat que je mène depuis tant d'années correspond à mes yeux exactement au rôle de l'Église et à l'ordre des Dominicains auquel j'appartiens. Je me sens donc en cohérence avec le Christ et j'ai le sentiment, jour après jour, de travailler à la défense de valeurs justes contenues dans l'Évangile. »

INTERVIEW JEAN CLAUDE GEREZ,

PARU DANS LA VIE DU 6 DÉCEMBRE 2007

En voiture sur les pistes, avec les lecteurs de *La Vie*

« Cette voiture rendra notre travail plus efficace au service des paysans sans terre et de la réforme agraire jamais réalisée et tant désirée ! Merci pour votre solidarité ! » Toute l'équipe de la Commission pastorale de la terre de Xinguara, dans l'État du Pará, en Amazonie brésilienne, a le sourire, en particulier frère Henri Burin des Roziers (sur le marchepied de la voiture) ! Ce 4 x 4 flambant neuf est le produit de la générosité de lecteurs de *La Vie*, qui ont apporté leur soutien à l'action menée là-bas par le dominicain français, à la suite de la parution de notre dossier sur les travailleurs esclaves en Amazonie, en juillet 2004. Merci à tous ! »

CHRISTIAN TROUBÉ, PARU DANS LA VIE DU 12 MAI 2005



Auprès des pauvres, les préférés de Dieu

En 2013, l'avocat de la Commission pastorale de la terre au Brésil depuis 35 ans nous livrait le témoignage d'une vie de foi, de confiance et de service.

« **J**e ne me souviens pas de ma première rencontre avec la foi. Pas plus d'ailleurs que de ma première communion ou de ma communion solennelle. Certes, je me rappelle du climat de fête et de ma grand-mère m'offrant un christ en ivoire, comme c'était la tradition. Mais c'est tout. Enfant, et même adolescent, je ne lisais pas beaucoup la Bible, et je n'étais pas un fervent pratiquant. En revanche, j'ai un souvenir très marquant des visites chez les familles pauvres de la région parisienne que j'ai commencé à faire, à la fin de mes études secondaires, dans le cadre de groupes de chrétiens. La guerre venait de se terminer. Au contact de ces personnes, j'ai senti que l'élan de solidarité qui me portait était profondément ancré en moi. C'était quelque chose qui touchait ma foi.

Je suis né dans une famille de la haute bourgeoisie catholique, traditionnelle et croyante. Lors de la Seconde Guerre mondiale, mes parents ont opté pour la France libre, ce qui était très rare à l'époque. J'en ai gardé des valeurs qui m'ont accompagné tout au long de ma vie : l'esprit de résistance et le droit d'un peuple à son autonomie. J'ai ressenti cela avec plus de force encore lorsque, entre 1954 et 1956, j'ai été appelé sous les drapeaux au Maroc, en Tunisie puis en Algérie, au moment de l'insurrection. J'y ai découvert la tragédie de la guerre et la lutte d'un peuple pour sa liberté et son indépendance. Cela m'a amené à me questionner sur mon option de vie. Alors que j'avais envisagé d'étudier le droit pour enseigner, le monde académique me paraissait désormais dénué de sens.

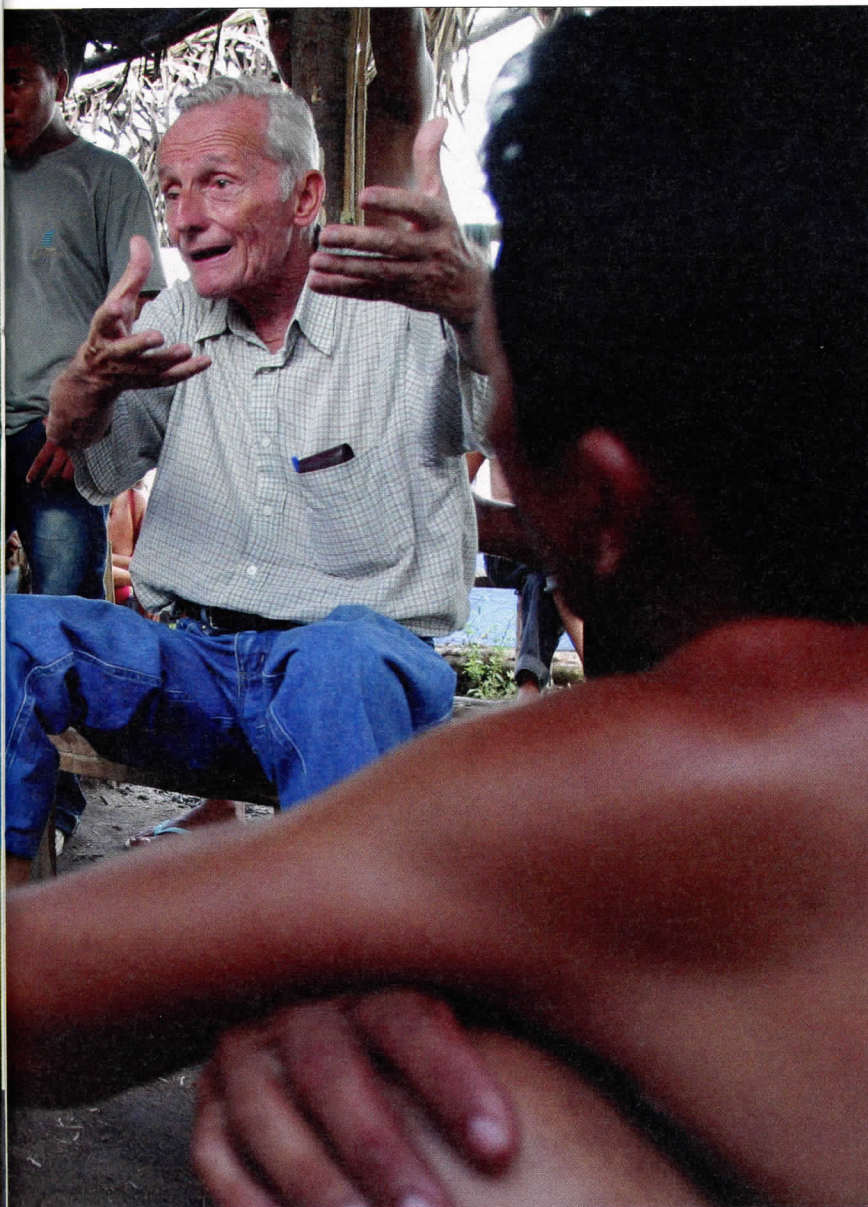


MARTA NASCIMENTO/REA

À mon retour d'Algérie, j'ai eu la chance de rencontrer quelques dominicains à Paris et j'ai commencé à penser à la vie religieuse. Grâce à l'obtention d'une bourse d'études, je suis allé faire mon doctorat de droit à Cambridge, où j'ai rencontré le père

Toujours prêt à dénoncer les injustices

La Commission pastorale de la terre (CPT) a été créée en 1975, en pleine dictature, par l'aile progressiste de l'Église catholique brésilienne. Elle est inspirée par la théologie de la libération et son « option préférentielle pour les pauvres ». Lutte pour la réforme agraire, rapports sur les conflits de la terre et le travail esclave, accompagnement juridique des paysans et leaders syndicaux... les domaines de travail sont nombreux. Dans les dernières années de sa vie, s'il ne suivait plus personnellement les dossiers, Henri Burin des Roziers restait néanmoins présent et n'hésitait pas, lorsque c'était nécessaire, à dénoncer une justice partielle.



Congar, un brillant théologien dominicain, condamné à l'époque au silence par le pape Pie XII pour ses prises de position progressistes. Celui qui deviendra l'un des principaux inspirateurs du concile Vatican II m'a aidé à comprendre ma vocation. Il avait une foi très profonde, une immense ouverture d'esprit et surtout une grande liberté à l'égard de l'institution. Après avoir obtenu mon doctorat en droit, je suis revenu à Paris. Ma décision était prise : j'allais entrer chez les Dominicains. Mes parents ont été stupéfaits, mais ils ont accepté.

J'ai été ordonné prêtre le 7 juillet 1963. Jusqu'à la fin de 1968, j'ai été aumônier d'une faculté d'étudiants en droit à Paris, en compagnie de mon ami Jean Raguénès. Cela a été le seul centre ouvert pendant les mouvements étudiants de mai 1968. Là encore, je me suis interrogé sur la distance entre notre monde religieux et la vie réelle, celle du monde du travail. C'est pour cela que je suis parti travailler dans l'est de la

L'AVOCAT DES SANS-TERRE dit avoir toujours agi en cohérence avec le Christ et le credo des Dominicains.

France, comme chauffeur routier. En 1970, j'ai été employé à la Ddass d'Annecy. Là, j'ai été révolté par le traitement réservé aux clochards ou aux travailleurs saisonniers. Entre 1973 et 1978, j'ai aussi travaillé dans plusieurs entreprises métallurgiques du sud de la France, aux côtés de travailleurs immigrés exploités et victimes de racisme.

C'est ensuite que j'ai demandé à partir pour le Brésil, un pays dont j'avais entendu parler par des dominicains brésiliens réfugiés en France au début de la dictature, en 1964. J'ai été profondément marqué par la situation socio-économique, politique et religieuse que j'ai découverte en arrivant dans ce pays. Dans le « Bec du perroquet », une région du sud de l'Amazonie où j'ai été envoyé par la Commission pastorale de la terre (CPT), j'ai réalisé l'oppression féroce qu'exerçaient les plus puissants – grands propriétaires terriens, politiciens, policiers et représentants de la justice – sur les plus démunis. Des hommes et des femmes dont la vie valait souvent moins que celle d'une tête de bétail. Pourtant, ces pauvres, ces préférés de Dieu, luttent pour la dignité et la justice, face à un système qui les marginalise, au point parfois de les éliminer physiquement.

Je ne devais rester que trois mois dans cette région de l'Amazonie. J'y suis encore aujourd'hui ! Pendant toutes ces années, défendre les pauvres et lutter pour la reconnaissance de leurs droits a alimenté ma foi. Ce combat m'a aussi valu de nombreuses menaces de mort, notamment en 2000 lorsque, devenu avocat, j'ai réussi à faire condamner à 20 ans de prison le commanditaire du crime d'un leader syndical. Des menaces, j'en ai reçues également en 2005. Lorsque, cette même année, la religieuse américaine Dorothy Stang, qui était mon amie, a été assassinée, j'ai dû accepter, à contrecœur, une protection policière permanente. Ce qui ne m'a pas empêché de recevoir, en novembre 2007, de nouvelles menaces de mort.

Aujourd'hui, je suis « libéré » de cette protection policière. Mais au fond, j'ai toujours eu la conviction qu'il ne m'arriverait rien. À mon âge, je sais que la mort est dans l'ordre des choses. Le plus important, c'est que le combat que j'ai toujours mené correspond à mes yeux au rôle de l'Église et à l'ordre des Dominicains auquel j'appartiens. Je me sens donc en cohérence avec le Christ et j'ai le sentiment d'avoir toujours œuvré à la défense de valeurs justes contenues dans l'Évangile. »

INTERVIEW **JEAN-CLAUDE GEREZ,**
PARUE DANS LA VIE DU 23 MAI 2013